

Des vides et le monde

Avis au lecteur

Lors de ce travail de traduction, il m'aura fallu tenir la gageure de restituer au mieux la syntaxe rigide et répétitive du chinois classique tout en gardant une lecture fluide en français . Ainsi, plusieurs mots philosophiques japonais ont nécessité des choix de traductions car ils recourent diverses significations en français. Par exemple, 無 *Mu* a été traduit par le vide sachant qu'en français il peut aussi bien vouloir dire un vide statique, le rien comme nihil, le néant, la négation tout comme un vide dynamique, plein et en puissance. De même, 作用する *sayōsuru* a été traduit par fonctionner et non pas par agir qui lui rend moins compte de l'insaisissabilité de la fonction. Le lecteur est invité à se reporter à l'index (page ?) où il ne manquera pas d'y apprécier la proximité avec le champ lexical de la psychanalyse.

場所 *Basho, Le lieu*, fait partie d'un recueil de texte *De ce qui agit à ce qui voit (1)** écrit en 1926 par Nishida Kitarō. *Le lieu* est reconnu comme le moment d'une bascule dans le discours philosophique de Nishida. Après avoir étudié ce qu'il a appelé l'expérience pure, c'est-à-dire ce qui précède la différenciation entre le sujet et l'objet, Nishida oriente ses travaux de recherche autour du concept 無 *Mu*, le vide. Il utilise la topologie afin d'informer l'espace par le temps, ce qui n'est pas sans rapport avec l'objet de la psychanalyse. Dans 場所 *Basho, Le lieu*, divers modes du vide s'articulent pour structurer un lieu spatio-temporel, notre monde.

Le temps

« Dans la conscience, le passé est un passé dans le présent. Le présent est un présent dans le présent. Le futur est un futur depuis le présent. Le présent est l'image réfléchie du présent au présent ». Nishida prend appui sur la définition du temps selon Saint Augustin dans les *Confessions(2)** où le passé et le futur sont mis en continuité dans le présent(3)*. La logique du temps est l'une des rares occasions pour Nishida d'évoquer l'inconscient. « Comme le pur vide無 transcende le vide oppositionnel tout en l'enveloppant à l'intérieur, le moi d'hier et le moi d'aujourd'hui sont mis en continuité. La volonté ainsi conçue doit être non seulement sans cause et sans fin. Ainsi, l'inconscient est en deçà de cette volonté».

Avec ce temps logique, Nishida peut résoudre des paradoxes sur la matière et la forme/l'être et le vide/le sujet et l'objet/la volonté et la conscience universelle par la mise en continuité de ces opposés. Le temps est devenu réversible entre le conséquent et l'antécédent. Il le formule ainsi p 9 «*Quand l'étant se situe depuis tel étant, le conséquent tient de l'antécédent, et lorsque un étant a émergé depuis ce qui n'avait pas émergé, l'antécédent tient depuis le conséquent qui a émergé, ainsi opère-t-il. Lorsque l'étant se situe depuis le pur vide 無, le conséquent réfléchit l'antécédent* ».

Plus loin, il dit p10 : « *Une chose dans une autre ne peut l'être parfaitement que si le conséquent est une modalité de l'antécédent* ».

L'éternel n'est donc pas un temps chronologique linéaire à l'infini mais bien le temps de l'intension d'où se fondent la fonction et le mouvement. « *Tout ce qui se meut et fonctionne est une ombre de l'éternel.* », p31.

L'espace

Selon Nishida, l'espace est constitué d'objets ainsi que de leurs rapports et non-rapports entre eux. Les objets de la connaissance et la conscience universelle ou générale forment notre monde. Il utilise sans cesse la préposition de lieu に於いて *nioïté* qui veut dire à la fois se situer *dans* un lieu et *depuis* tel lieu. On passe du bidimensionnel (dans une même surface) au tridimensionnel (mise en rapport de deux surfaces distinctes). Les objets dans une même surface sont aussi en rapport avec leur soubassement à savoir, un des lieux du vide (oppositionnel, de négation ou pur, cf infra). Dans cette topologie du lieu, la conscience est une surface contenant les objets et elle a deux versants interne/externe ou subjectif/prédicatif. Parfois, cette surface semble infinie, c'est le monde en extension, d'autres fois, elle est bordée avec des contours. En effet, d'autres concepts comme le vide, la volonté sont aussi représentés par des surfaces et celles-ci bordent la conscience. Dans sa topologie, les surfaces se plient, se stratifient, s'enveloppent (soit 包む *tsutsumu* en japonais) ; l'une pouvant s'immerger dans une autre avec des points de bascule ou de renversement qui lui permettront de résoudre des paradoxes.

Le spéculaire

Dès que Nishida bute sur une contradiction, il utilise l'optique avec le miroir pour la résoudre. Il suppose que le vide est un lieu qui peut se figurer par un miroir qui se réfléchit lui-même. Comme nous le fait remarquer Lacan (cf infra), le miroir est une représentation traditionnelle dans le bouddhisme. Nishida met en perspective une série de deux miroirs qui se reflètent à l'infini pour articuler le même et le multiple. P 26 «*Aller du lieu du vide oppositionnel c'est-à-dire le miroir qui simplement réfléchit au lieu du pur vide 無 c'est-à-dire le miroir qui s'illumine lui-même. Ce deuxième miroir n'est pas apporté de l'extérieur mais il se trouve dès l'origine au fond du premier. Quand nous disons que nous vivons dans la pure fonction de*

perception, cela veut dire que ces deux miroirs se superposent à l'infini. C'est pourquoi nous pouvons voir aussi un contenu artistique au fond de la perception».

Cette construction optique fonctionne, c'est-à-dire qu'elle met en continuité globalement ce qui est localement opposé. *« Produire de l'être à partir du vide n'est rien d'autre que réfléchir un miroir réfléchissant. La matière n'est pas de la matière déterminée à rebours de l'orientation de la fonction mais elle devient elle-même une catégorie de forme. Le miroir qui réfléchit ce qui est derrière la fonction est lui-même réfléchi, la puissance devient l'acte et la matière devient ce qui opère, c'est ça produire de la matière à partir du vide. Produire n'est pas produire dans le temps, c'est voir, c'est réfléchir sur le miroir du pur vide 無.»,p 20.*

Chaque objet est produit par la fonction de jugement qui fait jouer les contraires; un jugement dont le soubassement est l'Un situé dans le lieu du vide. *« La connaissance consiste à subsumer le particulier sous l'universel, la volonté consiste à subsumer l'universel sous le particulier, l'unarité de cette double orientation est l'intuition »,p 25,* et il précise *« Dans le lieu du pur vide 無, on doit voir le pur vide 無 qui se fonde de la soustraction un moins un. À partir de là, nous pouvons affirmer pour la première fois que nous avons atteint la position de l'Un qui enveloppe la pure forme; la matière infinitésimale faillit à se développer et on peut alors voir la pure fonction ».*

Le littoral

Le monde de la conscience semble s'étendre à l'infini mais la surface de la conscience universelle est liée bord à bord avec celle du vide sans jamais la franchir. Autrement dit, le versant prédicatif qui semble en perpétuelle extension est bordé par le versant subjectif comme lorsqu'il évoque l'envers p 26 *« Mais elle [la perception] s'étend parallèlement à la pensée conceptuelle et elle ne la franchit pas en s'étendant. Elle est encerclée par celle-ci jusqu'au bout. Le vide soutient jusqu'au bout l'être, le prédicat enveloppe le sujet et une fois parvenu à son extrême limite, le versant du sujet s'immerge dans le versant du prédicat, l'être s'immerge dans le vide. L'intuition catégorielle se fonde de ce point extrême de basculement ».*

Et le concept d'universel fait littoral p25 : *« On peut dire que la conscience est une surface qui possède un centre à l'intérieur d'elle-même. Dans le lieu du pur vide 無, qu'on peut dire comme un espace aux dimensions infinies, le concept d'universel doit déterminer sa surface. Le concept d'universel perceptif fait littoral et détermine la surface de la conscience perceptive».* Et plus loin, -p28, *« Quand le lieu de l'être est vu depuis ce lieu du pur vide 無, la fonction de la volonté s'en fonde, et on peut affirmer que le concept de l'universel fait littoral du lieu du pur vide 無 au lieu de l'être déterminé. Sur une surface plane, on peut voir qu'un point du cercle appartient à la fois à l'intérieur et à l'extérieur ».*

Si bien que le vide n'est jamais caché au fond d'un trou, il est immédiatement dans le rapport d'échange du sujet avec les objets du monde.

Les vides

L'originalité de Nishida est de considérer divers modes du vide. Il y a au moins deux fonctions du vide : la volonté et l'intuition ; et trois lieux du vide : le pur vide 無, le vide de négation et le vide oppositionnel.

Concernant la volonté, elle prend source dans le vide 無 et elle suit un trajet à travers les lieux du vide jusqu'à être transcendée dans le monde des objets. Réversivement, l'objet ne se fonde que de son soubassement dans le lieu du pur vide 無. Nishida reconnaît, à la fin de son texte, qu'il ne réussit pas à définir l'intuition dans ses rapports avec la volonté.

Par contre, les lieux du vide sont clairement représentées par des surfaces.

Le pur vide 無 n'est pur que d'être immédiat c'est-à-dire sans aucune objectalisation.

Le vide de négation articule des négations sur lesquels les objets se fondent.

Le vide oppositionnel est le lieu où le jugement et la contradiction opèrent.

Le pur vide 無 se perpétue dans les deux autres lieux puisqu'un lieu se réfléchit dans un autre.

Fonction et objet

La fonction fait solution de continuité du vide à l'objet. Elle est ce qui supporte la contradiction des opposés et leur unarité. Il l'appelle « Ce qui agit ». Par exemple, la fonction de jugement transcende la volonté en objet dans le monde. Pour mieux désigner l'insaisissabilité de la fonction, Nishida semble avoir recours à de la logique de second ordre en définissant la « fonction de la fonction » non pas comme une méta-fonction mais comme une position, celle de *Voir* depuis un hors point de vue sur le monde. En effet, Nishida accorde une place fondamentale au « Voir » comme hors point de vue dans sa topologie.

P 25 « *Dans la phénoménologie, on dit qu'au fondement d'une fonction, il y a une fonction au-dessus d'elle mais ce qui conjugue une fonction à une autre n'est pas une fonction fondatrice mais ce que j'appelle « la fonction de la fonction ».*

P 27 « *Si on considère que le monde des objets de pensée constitue en lui-même un système, le vide est alors d'une dimension au-delà de l'être. Le vide aussi est l'objet de la pensée, dès lors qu'il est déterminé par quelque chose. L'être se situe depuis le vide dans le sens où l'espèce est contenue dans le genre.*

Évidemment, penser le vide est déjà un être déterminé mais on peut supposer au préalable de l'indéterminé d'où l'on va pouvoir penser le rapport d'opposition de l'être et du vide. Mais la position où l'on voit le vide en l'opposant à l'être est déjà une position qui a franchi d'un pas la pensée, elle est la position de la fonction de la fonction où se situent aussi bien l'être et le vide. »

L'objet (ou l'être) est situé sur le versant prédicatif de la conscience universelle et il recèle une part d'imprédicatif, une part de la fonction. Ce recel, Nishida l'appelle l'immanence de l'objet. Sur le versant subjectif imprédicatif, l'immanence devient la part de fixité de l'objet dans le lieu du vide 無.

P29 « Comme l'être se situe depuis le vide, le concept d'universel et le prédicat sont toujours inclus au fondement de la fonction. Mais il ne peut pas être simplement réfléchi depuis le vide d'opposition car dans la mesure où il se situe immédiatement depuis le pur vide 無, il n'est pas un concept abstrait isolé mais il devient immanent. L'objet immanent est le concept d'universel fixé dans le lieu du pur vide 無. On pense sûrement que l'objet immanent est inclus dans la fonction mais c'est plutôt la fonction qui se situe dans l'objet immanent ; la fonction est visible à travers l'objet immanent qui est un lieu déterminé ».

Forces dynamiques

La volonté est au cœur du vide. Insaisissable, elle est transcendée par la fonction dans le monde des objets. Nishida lui attribue une force qui s'organise dans un champ de forces où elle peut prendre alternativement une orientation centrifuge (du vide vers l'univers) ou centripète (de l'univers vers le vide).

P 35 « En faisant du prédicat un objet, on peut voir la conscience objectivement. On y trouve le fondement de la catégorie introspective. Jusqu'à présent les catégories étaient ce qui était vu dans une orientation centripète de l'univers. Mais cela peut être aussi ce qui se voit dans une direction opposée, c'est-à-dire la direction centrifuge ».

Au-delà du transcendantal, il reste un surnuméraire, un surplus énergétique. Nishida semble le réduire à de la substance fixée c'est-à-dire à du signifié.

P 36 « Sur le versant de la conscience, toutes les fonctions sont des fonctions conscientisées d'où la pensée et la sensation se conjoignent. Le versant de la conscience est le versant prédicatif qui inclut le sujet du jugement. Ce versant du sujet devient les objets sans opposition et le surplus devient le monde des signifiés ».

Le sujet et la destruction du sujet

Avec sa syntaxe répétitive traditionnelle des textes bouddhiques et ses nombreuses références aux philosophes occidentaux (Kant, Aristote, Saint Augustin, Lask, Fichte, Hegel, Husserl, Spinoza...), Nishida édifie solidement le lieu et sa logique. Il ne manque pas de rappeler, à plusieurs reprises, que cette logique est celle des arts.

P3 « Dans le contenu d'expérience, il y a en plus de la logique, une logique qui la dépasse. On devrait plutôt dire qu'il y a une logique composée. On peut en dire autant pour les beaux-arts et l'éthique ».

Son discours sur la subjectivité et l'existence du sujet a nécessairement une portée politique. Un point vif reste celui de la destruction du sujet où il se réfère à Lask. Ce dernier, néo kantien, soutient que le sujet apparaît comme ce qui détruit l'objet objectalisé. Nishida reprend l'idée que le sujet détruit l'objectivité des objets car il se situe depuis le lieu du vide et entre les objets de l'espace. Les objets sont alors divisibles en différents signifiés dans l'espace. Mais Nishida ne parle pas de détruire le sujet, propos qui conduirait aux pires idées fascistes et totalitaires et dont il a été accusé. Dans un passage où il cite Lask, p 4 : « *Le sujet apparaît comme ce qui détruit l'objet objectalisé* », il vient juste d'expliquer la fonction de l'Un comme la soustraction de un à un soit son rapport au zéro et d'où prend source la volonté. La volonté va ensuite devoir contraindre la pensée à de la contradiction pour pouvoir objectaliser la pure volonté. Le littoral dans l'affaire c'est le lieu et le rapport qu'il induit dans le monde. Nishida donne l'image d'un point sur la ligne d'un cercle qui ne fait pas frontière mais littoral entre l'intérieur et l'extérieur du cercle. La volonté est nécessaire pour faire littoral entre le vide et le monde prédicatif. Ce mouvement est bien plutôt celui d'une déconstruction de l'objet, terme sur lequel il conclut son texte p 40 : « *Or le versant prédicatif devient le lieu du pur vide 無 car il se voit depuis le versant subjectif. La volonté se déconstruit d'elle-même et tout du versant prédicatif devient intuition. Le versant prédicatif s'étend à l'infini, le lieu même devient le pur vide 無 et ce qui se situe dans le lieu devient simplement ce qui se voit soi-même par intuition.* »

Controverses politiques

Tout et son contraire ont été dit à propos de la position de Nishida pendant le mouvement ultra nationaliste japonais entre 1930 et 1945.

Je propose une lecture critique à partir de deux articles opposés sur Nishida

- Pierre Lavelle, auteur belge, *Nishida Kitaro, l'école de Kyoto et l'ultra-nationalisme*, revue philosophique de Louvain, tome 92, n°4, 1994
- Michel Dalissier, philosophe français et professeur à Kanazawa, *Anfractuosité et unification*, Droz, 2009

P. Lavelle: Nishida Kitaro, l'école de Kyoto et l'ultra nationalisme, 1994

En 1930, le Japon ultra nationaliste est appelé « la Voie impériale » et chacun est obligé de prendre position par rapport au Tenno, l'empereur du Japon, dans l'état appelé Kokutai 国体 .

L'endoctrinement passe par la publication de brochures ultra nationalistes doctrinales et selon Lavelle, Nishida à un engagement ultra nationaliste en participant à ces écrits.

Nishida a enseigné la philosophie au prince Konoe, fils du Tenno puis il est devenu conseiller de Konoe.

En 1944, Nishida a rédigé le Kokutai, un résumé de sa pensée philosophique et dans son dernier essai, *la logique du lieu et la conception religieuse du monde* (1945)

Lavelle affirme que Nishida avait des relations proches avec les plus hauts dirigeants du Japon et qu'il donnait une assise philosophique à leurs pensées ultra nationalistes. Nishida critique vivement l'Occident pour n'être que dans l'opposition (immanent vs transcendant) alors qu'au Japon, il y a un savoir faire avec la mise en continuité des opposés sauf qu'il matérialise ce mouvement insaisissable dans le corps de l'Etat. Il fait une confusion entre le religieux, la philosophie et le politique. Lavelle le qualifie d'extrémiste religieux et donne pour preuve son silence à propos du parlement japonais donc une diversité politique qu'il ne citera jamais. Lavelle situe Nishida comme anti-liberté individuelle, anti lumières, anti fascisme et anti nazi. Nishida dit « *le tout et l'individuel n'est pas opposés mais développés en se niant mutuellement avec la maison impériale en son centre* ». Nishida dit aussi qu'il est contre le capitalisme et il préfère la voie spirituelle. Il écrit « *Principes du nouvel ordre mondial* » où il donne son soutien à la politique extérieur.

Un autre silence criant de Nishida est celui sur les militaires et l'esprit militaire. Il ne se prononce jamais sur la doctrine de la guerre contrairement aux élèves de l'école de Kyoto qui lui reprochent de ne pas être assez pratique.

A la chute du Tenno en 1945, Nishida est mort et quasi tous les élèves de l'école de Kyoto ont plaidé pour la démocratie et ainsi obtenir des postes universitaires. Nishida est un collabo selon Lavelle ne serait-ce que par ses écrits et même s'il use de manœuvres stratégiques avec son silence. Lavelle n'hésite pas plus largement à qualifier la philosophie japonaise de cette époque de philosophie ancestrale qui correspondrait à celle de nos philosophes de l'Antiquité, celle qui n'arrivait pas à faire la séparation entre la religion, la philosophie et l'Etat.

Michel Dalissier: Anfractuosité et unification, 2009

Nishida est engagé dans le débat politique lié à la montée de l'ultranationalisme. Il condamne les positions de Tokutomi Sôho, politicien symbole de l'ultranationalisme. Nishida perd un enfant qui meurt du fait de la guerre en Russie.

Dalissier dit « Nishida ne peut être qu'anti militariste » selon lui, Nishida ne cesse de condamner la position militariste dans ses écrits (alors que Lavelle parle de silence à ce sujet) et il le cite en 1944 « *le véritable État, relativement aux autres nations, réside dans l'unification, dans le point de vue de l'auto formation du monde historique qui se forme lui même. Quelque chose qui n'exprime pas en soi même le monde, autrement dit qui n'est pas moral(bafoué le monde) n'est pas l'Etat. Ce qui sort simplement du nationalisme qui rejette l'autre, ce n'est rien qu'agression et impérialisme. L'impérialisme c'est le produit de l'égoïsme national... devoir rejeter la pensée politique Anglo américaine ne doit pas aboutir à cet impérialisme, qui, en vertu d'un sentiment d'auto supériorité considérerait l'Asie orientale comme une colonie. En plus, à l'intérieur de notre pays, l'orientation dans laquelle se dirige la pensée ne doit pas , en comparaison, consister dans un totalitarisme qui sombre dans un esprit de groupe... un simple nationalisme, qui pense l'intégralité du monde en faisant simplement de sa propre nation le centre, et ne contient pas à l'intérieur de soi même la véritable mondialité, est un égoïsme ethnique, ce qui en sort ne peut que sombrer de lui même dans une doctrine d'agression ou encore dans l'impérialisme »*

À partir de nombreux documents historiques et biographiques, Dalissier affirme qu'il y a eu falsifications de nombreux documents, des amalgames rapides. Nishida a été la cible des ultra nationalistes. Il a cherché par une guerre des mots à critiquer l'engagement militaire japonais en Asie et la prétendue suprématie de la nation japonaise.

Dans « *Principes du nouvel ordre mondial* », Dalissier dit à partir du même texte le contraire de Lavelle. Nishida ne défend pas l'idée impérialiste d'une union par les armes dans « une grande sphère de prospérité est asiatique » mais il ne parle que d'une simple sphère de prospérité est asiatique insistant sur le rôle de ce que nous appellerions les particularismes de chaque nation. De plus, ses réflexions sur le rôle de l'Empereur et la voie impériale ne s'appliquent pas au pouvoir « temporel » réel de la famille impériale. Il conçoit pour cette dernière une certaine sympathie mais il considère la maison impériale comme le principe créateur d'une unité toujours à venir et non pas comme l'incarnation d'une autorité absolue et passée. Il fustigera en 1935 l'idée passéiste d'un retour aux origines mythiques, il évoque le Japon comme l'un des centres de la culture mondiale et non le centre. Prédissant la défaite du Japon, il cherche à critiquer le totalitarisme devant l'Empereur. Quoiqu'il en soit après la guerre, sa philosophie est tombée dans l'oubli et elle reste entachée d'une teneur politique suspecte.

Selon moi, la position de Nishida avec sa théorie du vide touche à la politique de la lettre et logiquement en période fasciste, il a agité autour de lui tous ceux qui ne demandent qu'à rendre factices ses idées. Ses silences témoignent d'une rhétorique du méli-mélo complexe et pas simple pour le lecteur.

La mue du caractère 無mu

Un kanji est un caractère japonais emprunté au chinois. Les premiers caractères chinois datent de 3300 ans avant J.C. et ils n'ont été importés dans la langue japonaise qu'à partir de 600-700 ans de notre ère. Aussi, il y a deux lectures possibles du caractère soit la lecture On yomi issue du chinois, soit la lecture Kun yomi issue du japonais. Selon la lecture, chaque kanji possède un ou plusieurs sons, un caractère (le sinogramme) et un ou plusieurs signifiés.

無 se prononce mu ou bu, il s'écrit avec le sinogramme 無 et il recoupe plusieurs signifiés en français comme le vide, le rien, le néant. En japonais, le son Mu peut aussi s'écrire avec les deux alphabets, en hiragana む et en katakana ム.






Dans le *Dictionnaire d'interprétation des kanjis* de Shirakawa Shizuka (4)*, la lecture du kanji 無Mu renvoie à celle du kanji 舞maû qui veut dire danser. Ils sont tous deux issus d'un ancien kanji datant de 1100

ans av J.C. (cf figure Interprétation du kanji Mu). Il représente une femme qui danse en tournant en rond sur elle-même. Elle a accroché sous ses deux avants bras des décorations qui ressemblent à des guirlandes fleuries. Dans la partie basse du kanji, ses pieds bougent et ils sont tantôt figurés par (夕) qui deviendra le kanji 舞 maû, danser, tantôt par (𠂇) et cela donnera le kanji Mu無.

Dans la mythologie japonaise, cette figure antique représente la déesse Uzume. Dans le 古事記 *Kojiki*, « le recueil d’histoires anciennes » premier livre du Japon, la déesse Uzume réussit grâce à sa danse à faire sortir de la caverne la déesse du soleil Amaterasu. Cette dernière s’y est recluse par chagrin. Elle plonge ainsi les terres de “la plaine des hauts Cieux et le Pays central des plaines de roseaux” dans l’obscurité totale. Le monde n’est plus que famine et calamités. L’ensemble des dieux Kamis se réunit et réfléchit à comment conjurer cette malédiction. Qu’est-ce qui pourrait faire sortir notre déesse, elle, qui est au fond du trou? Ce sera l’oeuvre de la déesse Uzume qui bousculera chacun des kamis et fera basculer le destin d’Amaterasu. Uzume décide de placer un seau, pour ne pas dire un escabeau, devant la caverne céleste. Elle monte dessus, tape fort avec ses deux pieds et commence une danse. Une danse qui la mène en transe. Elle découvre sa poitrine, soulève sa robe et, à la vue de tous les kamis, elle exhibe sa vulve. Ce geste provoquera le rire unanime et éclatant des Kamis. Un rire si fort qu’Amaterasu ne pourra y résister. Curieuse, elle se lance vers la porte de la caverne, l’ouvre et délivrera la lumière céleste, redonnant la vie sur Terre.(5)*

Le kanji Mu porte la trace effacée du sexuel et ce n’est sûrement pas par hasard qu’il signifiera la négation quand il sera phonétisée en chinois. Lors de l’assimilation du chinois ancien dans la langue japonaise (600 ans avant JC), le son Mu s’avère être l’homophone, en chinois, de la négation « Ne pas ». Ainsi, la négation deviendra au fil du temps le vide Mu en japonais.

Figure : Lecture du kanji 無 selon le dictionnaire d’interprétation des Kanjis *

Date d’apparition	1100 avant J.C	200 avant J-C	De nos jours
Kanjis			
			

無 *Mu vu par Lacan*

Dans la séance du 8 mai 1963 du séminaire l'Angoisse, au retour d'un premier voyage au Japon(6)*, Lacan se confie longuement sur son expérience vécue dans deux temples bouddhiques. Il commence par évoquer le corps et le manque avec la circoncision et le livre de chair du *Marchand de Venise* de Shakespeare pour ensuite s'attarder sur le zen bouddhique et l'art japonais. Il résume la pensée philosophique bouddhiste dans une formule « le désir est une illusion » à mettre en rapport avec l'être et la vérité. Dans le bouddhisme, la formulation de la vérité est toujours articulée dans un non-dualisme et Lacan précise qu'il ne faut pas confondre le nirvâna qu'évoque Freud avec le néant ni même avec la négation. Il écrit alors 無 Mu en japonais qu'il traduit en français par la négation au sens de « ne pas avoir ». Mais cette signification est celle du chinois ancien (cf. supra). Selon lui, quiconque s'engage dans la pensée zen fera référence à la fonction du miroir quant à son rapport à l'objet. Lacan s'inspire sûrement de Paul Demiéville, son professeur de chinois, qu'il appelle dans cette séance son « Maître » et qui a déjà écrit sur le miroir dans le bouddhisme(7)*. Il reprend alors un passage de ses propres écrits(8)* « *Quand l'homme cherchant le vide de la pensée, s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien* ». Dans ce rapport en miroir à l'objet, l'erreur est de le confondre avec la notion de projection, un *hors de moi*. Il dit : « *Si ce qu'il y a de plus moi-même dans l'extérieur est là, non pas tant parce que je l'ai projeté, mais parce qu'il a été de moi coupé* » (9)*. Seule la coupure articule du littoral. Lacan fait alors table rase de toute illusion ou magie accolée au miroir en le réduisant à de l'arithmétique pure et simple. Comme l'œil est un miroir et qu'il organise le monde en espace, « *un œil devant un miroir crée des réflexions à l'infini, des images entre reflétées ce qui débouche directement sur la difficulté originelle de l'arithmétique du un et du zéro* » (10)*. Avant l'espace, « comme il ne s'y reflète rien » dans le miroir, il y a de l'Un qui contient la multiplicité. Lacan l'illustre avec les milles et une statues de bouddhas exposées dans le temple de Kamakura. L'impression d'un incommensurable se dégage de l'œuvre et donne une idée de l'organisation chaotique de l'Un. René Lew l'appelle le *Chaosd'l'Un*(11)*. Il fait un jeu de mots entre le chaos de l'Un et le kaolin, l'argile en provenance de Chine. Ce trait d'esprit nous laisse apprécier que rien n'est gravé dans le marbre mais plutôt que le vide suppose littéralement le poétique.

Lacan va ensuite aborder le sexuel dans l'affaire avec l'anecdote sur la fente palpébrale de la statue de Bouddha dans le temple de Nara. Depuis des siècles, en voulant essuyer les larmes de Bouddha, les nonnes recluses dans le temple massent cette fente jusqu'à ne plus pouvoir différencier si ces yeux sont clos ou mi-clos. Bouddha pose alors un regard qui a ému Lacan et qui émeut les japonais. Cette indifférenciation est redoublée de l'impossibilité de dire formellement si ce Bouddha, appelé Kannon, représente un homme ou une femme. Le sexuel en se fondant sur de l'indiscernable met en rapport des négations (notamment 無 *Mu*

et moins *Phi* dans cette séance) ainsi que leur non-rapport au regard duquel la coupure fait littoral. Lacan conclut que la fonction du miroir dans le zen n'est pas celle du stade du miroir. Il s'agit du champ de l'Autre où doit apparaître ou tout du moins faire place à l'objet a. « *Le miroir permet le passage du niveau de la castration au mirage de l'objet du désir* » (12)*.

Nishida n'aborde pas explicitement l'inconscient ni le sexuel. Mais il dit avec ses mots, quitte à inventer son propre japonais, comment des vides structurent le monde. Il suscite chez le lecteur un flou, flou qui selon moi s'éclaire pour qui veut bien aussi s'en expliquer des écrits de Lacan.

Abdou Belkacem

*(1) Nishida K., Œuvres complètes, volume 4, NKZ 4, 働くものから見るものへ *hatarakumonokara mirumono e, De ce qui agit à ce qui voit*, pp 208–387.

*(2) Saint Augustin, *Les Confessions*, livre onzième, Ed Flammarion, p.252.

*(3) Nishida K., *Oeuvres Complètes*, volume 12, NKZ 12, p. 79. Il cite explicitement un passage du livre onzième des *Confessions* de Saint Augustin.

*(4) Shirakawa Shizuka, *Dictionnaire d'interprétation des kanjis*, 常用字解, 白川静, 平凡社, 2012.

*(5) A. Belkacem, *Le départ du sens*, Colloque Dimensions de la psychanalyse, Paris, 2018

*(6) Lacan fait un deuxième voyage au Japon en 1971. Il y prononce le *Discours de Tokyo*, et il écrit par la suite, *Lituraterre (1971)* et *Avis au lecteur japonais (1972)*.

*(7) P. Demiéville, *Le Miroir spirituel*, Sinologica, 1947, p.112-137.

*(8) J. Lacan, *Écrits*, Seuil, p 188

*(9) J.Lacan, *L'Angoisse*, Seuil, p. 258

*(10)Ibid

*(11)R. Lew, *Le moule et le Kaolin*, colloque Dimensions de la psychanalyse, août 2020.

*(12) J.Lacan, *L'Angoisse*, Seuil, p. 264